

le magazine du campus ● de l'UNIL | le savoir vivant |

l'uniscrope

RENCONTRE

La biologiste Tanja Schwander se raconte (p. 6)

CAMPUS

Une équipe de femmes au LUC volleyball (p. 8)

L'INTERVIEW DU MOIS

Andrew Atherton, vice-recteur de l'Université de Lancaster (p. 12)

C'est clairement pas faux !

Un cours-séminaire sera consacré à *Kaamelott* au printemps, sous la responsabilité de Barbara Wahlen de la section de français. Il montrera que derrière l'humour potache, la série télévisée colle fidèlement à l'esprit de la littérature médiévale. (p. 4)

2 Espresso

Image du mois

LES 110 ENFANTS qui ont participé le 9 novembre à la Journée Oser tous les métiers (JOM) ont assisté à une petite leçon de chimie donnée par Jacques Dubochet. « Faites donc ce que vous voulez, et ce qui vous fait plaisir », a déclaré le colauréat du Prix Nobel 2017.



F. Dourest © UNIL

Lu dans la presse

« On en souffre plus (de la routine, ndlr) aujourd'hui avec l'avènement des médias sociaux : les comparaisons sociales intensifient l'idée que la vie des autres semble plus excitante. »

Elise Dan-Glauser, chercheuse au Laboratoire d'étude des processus de régulation cognitive et affective à l'Université de Lausanne, dans *Le Temps* du 13 novembre.



RETROUVEZ-NOUS SUR INSTAGRAM

www.instagram.com/unilch



Edito

de Francine Zambano
rédactrice en chef

Kamelott doit une partie de son succès populaire au fait que le Moyen Age suscite un intérêt grandissant. *L'uniscope* se penche sur cette série humoristique créée par Alexandre Astier, qui fera l'objet d'un cours-séminaire au semestre de printemps 2018

sous la responsabilité de Barbara Wahlen.

Rencontre ensuite avec Tanja Schwander. La professeure au Département d'écologie et évolution évoque la récente publication de ses travaux sur la reproduction asexuée. Elle se raconte ensuite avec humour et dévoile une pointe d'esprit rebelle.

Bonne nouvelle pour le sport féminin à l'UNIL. Pour la première fois depuis vingt-huit ans, le LUC volleyball compte une équipe de femmes dans ses rangs. Entraîné par Pierre Pfefferlé,

ce groupe peut s'appuyer sur Nouria Hernandez, une marraine hautement symbolique.

Puis un article relate la mise sur pied du Prix de l'Ailleurs, un concours 100 % science-fiction. Dès mi-décembre, vous aurez trois mois pour rédiger un texte sur le thème « Humanité numérique ».

Autres sujets au sommaire de ce dernier *uniscope* de l'année : un livre et une exposition relatent l'histoire de nombreux Romands qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, se sont tournés vers la Russie. Puis place à l'interview du mois, consacrée

Les uns les autres

F. Imhof © UNIL / N. Chuard © UNIL



PLUSIEURS PERSONNALITÉS DE LA FACULTÉ DES HEC figurent parmi les chercheurs les plus cités scientifiquement dans l'Union européenne et en Suisse selon le classement InCites de septembre. Dans la

catégorie « Business & Economics », les professeurs **John Antonakis**, **Guido Palazzo** et **Rafael Lalive** se hissent respectivement aux 89^e, 126^e et 133^e rangs, sur un échantillon de plus de 100'000 chercheurs. Dans ce domaine, l'UNIL arrive donc à la 73^e place sur 1462 universités, instituts ou centres de recherche.

Petite astuce

BESOIN D'UN LIEU POUR VOUS SUSTENTER SUR LE CAMPUS DURANT LA PAUSE DE NOËL? Pensez à consulter le calendrier en ligne des horaires des cafétérias afin de ne pas trouver porte close au moment où votre estomac hurlera famine. La plupart des réfectoires seront en effet fermés du samedi 23 décembre au dimanche 7 janvier. Tout le détail sur unil.ch/menus > onglet « Horaires spéciaux fin d'année ».

Campus durable

TOUTES LES PERSONNES INTÉRESSÉES À SOUMETTRE UN PROJET EXTRACURRICULAIRE EN FAVEUR DU DÉVELOPPEMENT DURABLE ont jusqu'au 28 février pour soumettre leur candidature au programme U Change. Projet du Réseau pour la recherche transdisciplinaire, il s'adresse à tous les étudiants des hautes écoles suisses. Par son soutien financier, U Change vise principalement à ancrer plus fortement les thématiques du développement durable et de son éducation au cœur des EPF, HES, HEP et autre universités. Infos sur www.unil.ch/durable.

à Andrew Atherton, vice-recteur de l'Université de Lancaster, partenaire privilégiée de l'UNIL. Ensuite *l'uniscope* évoque avec la sociologue Laurence Kaufmann le récent livre *Le danger sociologique* de Gérald Bronner et Etienne Géhin.

En dernière page de votre magazine, Pauline Mottet, nouvelle secrétaire générale de la FAE, exprime ses goûts et ses couleurs dans le Tac au tac. Et dans le Coup de cœur du mois, notre rédactrice décortique *Les Gardiennes*, un film de Xavier Beauvois, avec Nathalie Baye et Laura Smet.



F. Ducrest © UNIL

Le chiffre

3898 Le nombre d'abonnés à la chaîne Youtube **UNILTV**. Pour découvrir ou revoir des conférences, des archives ou des films de prévention.

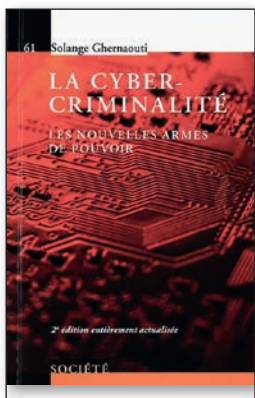
Entendu sur le campus

«Non mais tu peux quand même pas balancer 100 slides en une seule fois...»

Deux étudiants devant l'Amphipôle, visiblement dépités par leur cours.

Terra academica

INTERNET, PLACE DE JEU RÊVÉE DES CRIMINELS C'est l'un des constats que semble dresser Solange Ghernaoui, professeur au Département des systèmes d'information de la Faculté des HEC, dans la deuxième édition de *La cybercriminalité: les nouvelles armes du pouvoir*. Espace de tous les possibles, le web a profondément bouleversé le rapport des individus au monde. Il s'est aussi et surtout imposé comme outil capable de rapprocher et d'interconnecter l'homme avec n'importe quelle personne physique ou morale. A distance évidemment. Minimisant ainsi le risque que prend par exemple le cambrioleur, en chair et en os. Des crimes le plus souvent complexes à poursuivre en raison des législations qui diffèrent d'une frontière à l'autre, bien réelles cette fois-ci. Paru aux Presses polytechniques et universitaires romandes.



BRÈVES



OFFRES D'EMPLOI

Plus de 350 offres d'emploi et de stage, spécialement sélectionnées pour les diplômé-e-s de l'UNIL, sont mises en ligne chaque année sur le Portail ALUMNIL. Programmez une alerte dans votre profil et vous serez informé-e par email dès la publication d'un poste susceptible de répondre à vos critères. www.unil.ch/alumnil

LIRE L'ANTHROPOLE

On rit. On croise du monde. On le refait, le monde. Un petit univers à l'échelle d'un bâtiment. **L'Anthropole a 30 ans et la revue Archipel lui consacre un numéro** spécial tricoté de souvenirs, de visions qui se perdent, s'entrecroisent, se répondent en un portrait éclaté à travers de textes rédigés par vingt-sept auteurs, autrices, écrivains romands, étudiants et même un doyen, celui de la Faculté des lettres, Alain Boillat. Chaque texte se réfère à un lieu: salle, auditorio, cafétéria traditionnelle ou autogérée, escalier, monte-charge, rampe, toilettes... On rencontre au fil de ces pages des êtres vivants, morts, des statues, quelques professeurs, des architectes, des excentriques, des planqués, des égarés, des sensations en résonance avec une construction. On sort peu, comme si chaque auteur avait voulu taquiner ou magnifier l'Anthropole de l'intérieur. Et puis les dessins délicats de Mathilde Zbaeren!

DE MATRIX À TERMINATOR

Une soirée autour du thème «**Des machines et des hommes**» est organisée le 6 décembre à la Cinémathèque suisse.

A 19h30, Charles-Antoine Courcoux, directeur du Centre d'études cinématographiques de l'UNIL, présentera son nouveau livre

Des machines et des hommes. Masculinité et technologie dans le cinéma américain contemporain (éd. Georg). Au travers de films emblématiques tels que *The Matrix*, *Avatar* ou *Casino Royale*, l'auteur y analyse la masculinité des héros hollywoodiens en tant que construction politique, narrative et esthétique.

Le vernissage sera suivi de la projection de *Terminator Salvation* (2009) à 21h.



Après avoir crevé le petit écran et donné un souffle nouveau à la légende arthurienne, la série humoristique créée par Alexandre Astier fera l'objet d'un cours-séminaire, sous la responsabilité de Barbara Wahlen, au semestre de printemps 2018.

Kaamelott porte bien mal son nom

David Trotta

«**C'**est pas faux», se réjouirait sans doute Perceval. A quel propos ? Non pas du chou rouge, comme lui répondrait le roi Arthur, ni de côtelettes. Mais au sujet du nouveau cours-séminaire consacré à *Kaamelott* proposé au semestre de printemps 2018. Car la série créée par Alexandre Astier, aussi bien réalisateur qu'acteur principal ou même compositeur, dissimule un intérêt scientifique bien plus précieux que son humour potache le laisse penser.

« Nous sommes tous passionnés par cette série. Aussi bien les enseignants que nos étudiants », lance d'emblée Barbara Wahlen, maître d'enseignement et de recherche à la section de français, responsable du cours-séminaire. Ce qui confirme le professeur

Alain Corbellari. « L'engouement est quasiment unanime. Cette série est excellente d'abord parce qu'elle est drôle, mais aussi parce qu'elle n'est pas juste bêtement drôle. Elle appuie pratiquement tous ses effets comiques sur une connaissance approfondie de la légende arthurienne et de ses différentes variantes. »

Esprit moyenâgeux

De nombreux auteurs se sont emparés du monde d'Arthur et de sa cour dans le but de leur faire vivre les aventures les plus chevaleresques. Ce qui a poussé les chercheurs francophones à développer une tradition de comparaison, faire parler les textes entre eux donc. Citons principalement ceux de Chrétien de Troyes, le maître du genre, ainsi que le *Lancelot-Graal*, cycle en prose du XIII^e siècle. Contrairement aux Anglo-Saxons

pour qui Thomas Malory, au XV^e siècle, constituerait l'alpha et l'oméga. « Ce cours devrait en partie nous permettre de naviguer de la série jusque vers les textes fondateurs », explique Barbara Wahlen.

L'un des intérêts principaux de *Kaamelott* résiderait dans la réinterprétation faite par Alexandre Astier. « Cette série a parfaitement compris que dès sa naissance la légende est plurielle, susceptible de changer et d'évoluer, note Alain Corbellari. Le respect du texte est contraire à l'esprit des auteurs du Moyen Age. Quand ils écrivaient, ils s'emparaient de cette légende chacun à sa manière. Les suivants liaient leurs prédécesseurs, mais n'hésitaient pas à transformer l'histoire. » *Kaamelott* incarnerait donc cette liberté propre à l'époque, quand son créateur modifie les rapports entre personnages, ou lorsqu'Alexandre Astier convoque la culture contemporaine dans certains épisodes. Perceval traversant une porte magique pour revenir avec un sabre-laser, référence à *Star Wars*, par exemple.

Quid alors des erreurs ? Car tordre l'histoire, c'est prendre un peu le risque de commettre des bévues. « Nous n'allons pas tenter de séparer le vrai du faux, car ce qui est peut-être vrai dans un texte ne l'est probablement pas dans un autre », répond Barbara Wahlen. D'autant que selon Alain Corbellari les imprécisions, les maladresses voire les paraboles volontaires ne prêtent pas forcément préjudice à l'histoire, ni à la connaissance du Moyen Age. « Les erreurs que nous pourrions considérer comme graves seraient celles perpétuant des clichés négatifs sur l'époque, et qui pourraient donc nous détourner de nous intéresser à cette période. Mais rien dans *Kaamelott* n'est fondamentalement dommageable au Moyen Age tel que nous souhaitons le transmettre. »

Hors temps

Alexandre Astier serait aussi particulièrement fidèle à l'esprit de la littérature médiévale, notamment Chrétien de Troyes, dans la mesure où il situe le début de son récit dans une sorte de hors temps. « Les deux premières saisons de *Kaamelott* sont très

LE GRAAL

Force est de constater que le Graal, objet mythique de la légende arthurienne, donne lieu aux interprétations les plus diverses. Pour ne pas dire les plus loufoques. Alexandre Astier, créateur de la série *Kaamelott*, l'a parfaitement illustré dans un épisode au cours duquel les chevaliers tentent de savoir quelle est sa réelle nature. Tantôt une coupe, tantôt un vase, le Graal pourrait aussi être un récipient, une pierre incandescente, voire un bocal à anchois selon Perceval. Si, comme Lancelot, Bohort ou autre Karadoc, les lecteurs et téléspectateurs s'y perdent, c'est que les auteurs médiévaux se sont eux aussi emmêlés les crayons.

« La confusion est organisée et elle se ramifie, souligne Alain Corbellari, professeur à la section de français. Il est en revanche clair que Chrétien de Troyes est le premier auteur, au XII^e siècle, à faire un sort à cet objet. » Car un graal, en ancien français et avant de donner lieu à une quête sacrée, n'est qu'un nom commun. « Un terme peu courant, qui désigne un large plat à poisson », précise Barbara Wahlen, maître d'enseignement et de recherche à la section de français. « Chrétien de Troyes a probablement fait le pari que ses lecteurs ne connaîtraient pas la signification de ce mot », suppose Alain Corbellari.

De plat serti de pierres précieuses, le Graal devient une coupe au XIII^e siècle sous la plume de Robert de Boron, autre auteur clé du mythe arthurien. « La mésentente autour de cet objet vient certainement du fait que Chrétien de Troyes n'a pas achevé *Le Conte du Graal* et que Robert de Boron lui-même ne connaissait pas le sens du mot. Mais contrairement à ce que laissent penser certaines théories ésotériques, le Graal est une pure création littéraire », assure Alain Corbellari.

Bref. Une histoire à s'arracher les cheveux. Qui conduit par ailleurs un Arthur complètement désabusé par Perceval, chez Astier, à conclure que « le Graal, c'est de la merde ».



Rien n'est laissé au hasard dans *Kaamelott* selon Barbara Wahlen et Alain Corbellari. Sauf peut-être les côtelettes savoureuses, chères à Perceval. F. Imhof © UNIL

sérielles, analyse Barbara Wahlen. On peut regarder les épisodes dans n'importe quel ordre. Un peu comme les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles. Elles deviennent plus linéaires et plus sombres avec le temps, à l'image du cycle en prose. »

Dans les premiers, l'intrigue, rédigée en vers, se situerait dans un temps cyclique. Celui de l'âge d'or du règne d'Arthur donc. Les romans en prose engloberaient quant à eux une période allant de la naissance du Christ jusqu'à la mort d'Arthur. Une différence de temporalité permettant, chez Astier, l'émergence de plusieurs personnalités qui ne devraient pas prendre place autour de la Table ronde. « L'ancrage historique est à la fois précis et flou. Théoriquement, l'histoire se déroule au moment où la Bretagne devient indépendante de Rome, soit en 410. Mais Astier fait par exemple intervenir Attila, un personnage de 450. »

Dernier point qui rassemble enfin Astier et la littérature médiévale : l'ironie et l'humour. La série, qui se veut surtout comique à ses

débuts, ferait presque oublier que des ressorts similaires existent aussi dans les textes anciens. La version télévisuelle exacerbe le caractère des personnages pour les rendre tous plus inefficaces les uns que les autres. Perceval le Gallois en premier lieu, seul chevalier en mesure de se tromper sur son propre nom « les rares fois où il arrive à faire quelque chose de ses dix doigts », précise le seigneur Léodagan. Une naïveté extrême présente sous la plume de Chrétien de Troyes aussi. Ou lorsque, chez ce dernier, le noble Lancelot du Lac est contraint de grimper dans une charrette, symbole médiéval fort qui le couvre de honte, lorsqu'il tente de sauver la reine Guenièvre.

« La Table ronde, c'est pas la fête de l'artisanat! »

Kaamelott et le mythe arthurien

Cours-séminaire

Au programme du Master de français Printemps 2018

P'TIT P'TIT FILLOT DE GUEUX?

La série *Kaamelott* doit une partie de son succès populaire au fait que le Moyen Âge suscite un intérêt grandissant. Une période de l'histoire qui rassemble, selon Alain Corbellari. Notamment parce que chacun pourrait s'identifier à un personnage, fictionnel ou non, contrairement à d'autres époques. « Michel Zink, professeur au Collège de France, avait montré l'aspect exemplaire du film *Les Visiteurs*. Un Français d'aujourd'hui, qu'il se sente complètement rustre ou bobo, retrouvera tous ses ancêtres dans cette comédie. » Un potentiel de projection de soi donc, que le spectateur ne retrouverait pas dans des superproductions situées dans d'autres espaces-temps. « On peut par exemple trouver que *Gladiator* ou *Alexandre le Grand* suscitent l'admiration. Mais personne n'y percevra ses racines. »

Elle étudie les bizarreries sexuelles chez les insectes. Parce qu'elle trouve ça rigolo. Tanja Schwander, l'une des seules femmes professeures au Département d'écologie et évolution, aborde une récente publication de ses travaux sur la reproduction asexuée. Puis se raconte, avec humour et sans chichis.

« Enfant, j'étais persuadée d'avoir été échangée à la maternité »



Tanja Schwander est une entomologiste spécialisée dans les modes de reproduction inhabituels, notamment la reproduction asexuée chez les phasmes.

F. Imhof © UNIL

Mélanie Affentranger

Son énergie n'a d'égale que sa fascination pour les insectes. A 4 ans déjà, le truc de Tanja Schwander, c'étaient les sauterelles, les criquets et les escargots qu'elle élevait avec une bienveillance tout enfantine au domicile familial de Laufon (Bâle-Campagne). « Souvent, ma mère les ramassait desséchés au milieu des Lego », se souvient la professeure assistante au Département d'écologie et évolution (DEE).

Depuis, les petites bêtes ne l'ont jamais quittée, en témoigne la dizaine de clichés accrochés dans son bureau au rez du Biophore. Poissons d'argent, guêpes, fourmis : tous ont été

immortalisés par son conjoint, technicien en aéronautique et photographe amateur. « J'aime les insectes, c'est tout. » Un large sourire communicatif laisse régulièrement entrevoir ses dents du bonheur.

Sauf qu'en vrai...

Claire et efficace, la biologiste évoque les recherches qu'elle mène avec son groupe au DEE, spécialisé dans les modes de reproduction inhabituels chez les insectes, notamment la reproduction asexuée. D'entrée de jeu, elle donne le ton : « La majorité des animaux, dont les humains, se reproduisent de manière sexuée (*fécondation entre deux cellules sexuelles : une mâle et une femelle, ndlr*).

Or personne ne peut concrètement expliquer pourquoi ! Ce système paraît en effet peu rentable car il nécessite la participation de deux individus (un mâle et une femelle) pour assurer une descendance, ce que la femelle pourrait très bien faire sans apport extérieur. La production de bébés mâles correspond donc à un gaspillage des ressources, surtout chez les espèces où seules les mères s'occupent des petits. » De plus, les individus doivent obligatoirement trouver un partenaire – parfois en se battant – et s'exposent entre autres aux maladies sexuellement transmissibles.

Pourtant, s'il ne présentait aucun bénéfice biologique, le sexe aurait disparu au cours de l'évolution. L'un de ses avantages

BIO EXPRESS

1978: naissance à Brugg (AG) et enfance à Laufon (BL)

1997: maturité scientifique à Laufon

1998-2003: études en biologie à l'UNIL

2003-2007: doctorat au Département d'écologie et évolution de l'UNIL

2007-2009: postdoctorat à l'Université Simon Fraser, Vancouver (Canada)

2009: lauréate du prix F. A. Schãfli de l'Académie suisse des sciences naturelles

2009: lauréate du prix John Maynard Smith de la Société européenne de biologie évolutive. Il lui permettra de passer un an au Wissenschaftskolleg zu Berlin (Allemagne)

2010-2013: Centre d'étude en écologie et évolution de l'Université de Groningen (Pays-Bas).

Dès 2013: professeure assistante au DEE

2015: élue l'une des 100 personnalités qui font la Suisse romande (Forum des 100)

théoriques est qu'il permet un brassage des gènes car l'enfant hérite de chromosomes de chacun des deux parents. Cette recombinaison permettrait une meilleure adaptation aux conditions environnementales, y compris aux parasites et rivaux. «Sauf qu'il n'a jamais été possible, même après quarante ans de recherche, de montrer que ces potentiels effets bénéfiques peuvent compenser les coûts de la reproduction sexuée dans les populations naturelles d'animaux», indique-t-elle amusée.

Au contraire, la reproduction asexuée (ou parthénogénèse) se révèle théoriquement beaucoup plus efficace et rapide. Chez une partie des insectes, notamment les phasmes ou les thysanoptères (groupe qui s'attaque fréquemment aux plantes) qu'étudie Tanja Schwander, certaines populations sont constituées exclusivement de femelles qui pondent des clones d'elles-mêmes, sans aucune intervention de mâles. Ces derniers ayant disparu depuis longtemps.

En se penchant sur la diversité des modes de reproduction et leur évolution, la professeure tente donc de mieux comprendre pourquoi et comment l'un d'entre eux s'est imposé, au détriment d'un autre. Une étude qu'elle a menée avec l'un de ses doctorants, Casper van der Kooi, et un étudiant de master, Cyril Matthey-Doret, vient de paraître dans la revue scientifique en ligne *Evolution Letters*. Pour la première fois, un inventaire des espèces asexuées a été dressé. Les biologistes se sont focalisés sur les hyménoptères (guêpes, fourmis, abeilles) et les thysanoptères. La base de données créée a permis de déterminer que

765 espèces, soit environ 1 %, se reproduisaient par parthénogénèse. Un chiffre bien plus élevé que les estimations faites jusqu'ici « mais largement sous-estimé puisque, lorsqu'un groupe n'a pas été étudié en détail, il est d'office catégorisé parmi les sexués ».

Les chercheurs ont ensuite comparé les caractéristiques écologiques des animaux, montrant que les asexués possédaient des tailles de populations, de niches (diversité des types d'habitats) et des aires de répartition géographique plus larges que leurs frères et sœurs sexués. « On peut donc supposer que les caractéristiques contraires doivent, d'une manière ou d'une autre, être importantes pour expliquer le maintien de la reproduction sexuée. »

Aller sans retour

Un sourire malicieux se dessine au moment où l'on aborde son parcours, laissant deviner une pointe d'esprit rebelle. Voire subversif? « Enfant, j'étais persuadée d'avoir été échangée à la maternité », révèle-elle en évoquant ses intérêts souvent divergents de ceux de ses proches. « Ma mère est enseignante d'histoire biblique. A la maison, il y a certains sujets de discussion qu'on préfère éviter... » explique la Schwytzoise d'origine.

Quant à son père, ingénieur mécanicien, il nourrit l'espoir de voir sa fille persévérer en latin-grec, comme lui. Que nenni. C'est avec une maturité scientifique qu'elle entrera à l'UNIL en 1998. Quand on lui demande si elle envisage de retrouver un jour sa Suisse alémanique natale, c'est non. Sans l'once d'une hésitation. A l'époque, malgré ses maigres notions de français, elle choisit Lausanne pour s'affranchir de l'autorité parentale et apprendre une nouvelle langue.

La région lui semble idéale pour assouvir son besoin d'activités extérieures, en particulier la course à pied, la randonnée en montagne et l'escalade, qu'elle pratique aujourd'hui encore avec son conjoint, rencontré au sommet d'une tour de grimpe en Hollande. Et la biologiste d'enchaîner sur les multiples bouleversements vécus depuis la naissance de leur fille, il y a dix mois. « Ma plus grande fierté ! » Elle célèbre, non sans quelques coups de gueule contre le manque de places en crèches publiques, le courage des mères qui font carrière.

A cause des garçons

Au moment du choix des études, elle hésite entre la biologie et la chimie, puis opte pour la première discipline, en partie par ras-le-bol

d'avoir été entourée exclusivement de garçons durant ses années de gymnase. Imaginant que cette science se résume à connaître les plantes et les animaux, Tanja Schwander entame son cursus, qu'elle finance entièrement seule, avec pour projet de travailler dans la conservation des espèces. Adolescente, elle avait d'ailleurs réalisé des inventaires d'odonates (libellules) pour le Centre suisse de cartographie de la faune. C'était sans compter sur *Le gène égoïste* de Richard Dawkins, offert par des amis alors qu'elle est en deuxième année à l'UNIL. Ce livre, véritable révélation pour l'étudiante qu'elle était, l'orientera définitivement vers la biologie évolutive. « J'adore réaliser des expériences et analyser, de manière conceptuelle, des phénomènes observables dans la nature. »

C'est lors de sa thèse à l'UNIL que la chercheuse commence à s'intéresser aux modes de reproduction atypiques. En étudiant les fourmis moissonneuses, espèce chez laquelle la femelle doit s'accoupler avec deux types de mâles différents, l'entomologiste a montré que certaines combinaisons de gènes étaient propices à la formation de nouvelles reines et d'autres à la formation d'ouvrières. « Contrairement à un paradigme scientifique répandu au sujet des insectes sociaux, le destin des œufs dépend donc aussi de facteurs génétiques et pas seulement environnementaux. »

Entre art et science

Issue d'une famille créative (sa sœur est artiste indépendante), Tanja Schwander s'inscrit, doctorat en poche, dans une école d'art pour devenir illustratrice scientifique. Mais, encouragée et soutenue par son responsable de thèse, l'actuel directeur du DEE Laurent Keller, elle persévère dans la voie académique et s'envole pour le Canada en 2007. Elle y réalisera un postdoctorat sur la reproduction asexuée chez les phasmes. A quelques centimètres de nous, immobile sur un arbuste, trône d'ailleurs une de ces étranges créatures ressemblant à s'y méprendre à une brindille.

Après plusieurs années passées à l'étranger, notamment à Berlin et aux Pays-Bas, elle revient à l'UNIL en 2013 en tant que professeure assistante au bénéfice d'une bourse du FNS. En 2015, elle est nommée professeure assistante en pré titularisation conditionnelle. A cet effet, Tanja Schwander devrait probablement être promue professeure associée. Une première au DEE. Dans un éclat de rire, elle laisse entendre (et pas qu'à demi-mot) que, là aussi, davantage de diversité serait la bienvenue.

« Les joueuses sont ambitieuses »

Pour la première fois depuis vingt-huit ans, le LUC volleyball compte une équipe féminine dans ses rangs. Entraîné par Pierre Pfefferlé, ce groupe peut s'appuyer sur Nouria Hernandez, une marraine hautement symbolique.

Francine Zambano

Elles se tapent dans les mains à chaque point gagnant en poussant un puissant cri à consonance asiatique. « Nous avons effectué un match de volleyball assis contre l'équipe nationale chinoise, explique Aline Chacón, capitaine de la nouvelle équipe féminine du LUC. Cela nous a inspirées ! » Les onze joueuses sont âgées de 16 à 21 ans. Deux font leurs études à l'UNIL, deux à l'EPFL et les autres étudient au gymnase. « Malgré les différences d'âge, on s'entend très bien, c'est important pour la cohésion du groupe », poursuit Aline Chacón.

« C'est un team formidable. J'ai beaucoup de plaisir à travailler avec lui. Les joueuses sont intelligentes, ambitieuses, consacrent du temps à leur sport et elles progressent », souligne Pierre Pfefferlé, directeur des Sports universitaires Lausanne et entraîneur de cette for-

mation. Son ambition ? Passer de la quatrième à la troisième ligue cette année et dans l'idéal rejoindre la première ligue nationale dans cinq ans. Pour acquérir de l'expérience, l'équipe va également participer aux qualifications pour le championnat suisse.

Professionalisme

Le LUC volleyball est resté vingt-huit ans sans présence féminine dans ses rangs. Pourtant, dans les années 80, l'équipe de ligue nationale était très forte. Elle a été championne suisse et a remporté la coupe. En raison de problèmes financiers, le LUC ne pouvait plus assumer deux équipes de haut niveau et a choisi de continuer seulement avec les garçons. « Quand j'ai repris la direction des sports, je me suis dit que ce serait bien d'avoir une équipe de femmes. Il se trouve que j'entraînais un groupe de filles à Lutry-Lavaux. J'ai démissionné pour différentes raisons et l'équipe m'a suivi au LUC. »

Pierre Pfefferlé a mis en place un système proche du professionnalisme. « Nous faisons du suivi de condition physique, donnons des conseils de nutrition, etc. Les joueuses sont bien encadrées sur tous les plans. » Selon son entraîneur, cette équipe est techniquement très bonne. Elle possède toutefois un léger déficit de taille car seule une des filles mesure plus de 1,80 mètre. « Ça donne un style de volleyball qui demande un énorme engagement, et ça leur plaît. » L'équipe travaille donc très sérieusement avec trois entraînements par semaine, plus un match. « Cela nous apprend à nous organiser, ce qui nous aidera beaucoup dans le futur, explique la capitaine. Cela nous permet de nous dépenser en dehors des études, ce qui fait énormément de bien, notamment en période d'examens. »

Un événement

Pour marquer le coup, Pierre Pfefferlé a pensé à Nouria Hernandez pour devenir marraine de cette équipe. Elle a dit oui. Un geste important qui ravit l'entraîneur et toute son équipe. La rectrice ira à leur rencontre le 19 janvier, un soir de match. Un petit événement sera créé pour l'accueillir. « Je souhaite montrer que l'UNIL soutient cette équipe, il y a un côté symbolique dans le sens où je suis une rectrice (plutôt qu'un recteur), c'est un clin d'œil sympathique ! dit-elle. Par ailleurs, nous offrons à nos étudiants la possibilité de pratiquer un sport et à nos athlètes d'élite de faire des études. C'est quelque chose que je soutiens à fond. Le sport permet aux étudiants de garder un équilibre mental, ce qui est essentiel. »

Nouria Hernandez n'a jamais pratiqué le volleyball de façon sérieuse mais a tout de même joué, notamment au Cold Spring Harbor Laboratory de New York à la fin des années 80. « J'aimais bien cette discipline, j'arrivais bien à servir mais j'avais des mains délicates. C'était difficile pour moi de ce côté-là. Mais j'ai assez joué pour connaître ce sport. »



Les joueuses, motivées, joyeuses et travailleuses sont âgées de 16 à 21 ans. F. Ducrest © UNIL

 **sujet à voir en vidéo sur UNILTV**

La science-fiction comme vous la voulez: envoyez vos textes jusqu'au 15 mars 2018 pour participer à un nouveau prix littéraire suisse 100 % SF créé par une équipe de l'UNIL, de la Maison d'Ailleurs, de l'HEIG-VD et d'Hélice Hélas éditeur.



Nadine Richon

A vos claviers, à vos cyber-plumes! Le Prix de l'Ailleurs a été créé à l'instigation de Colin Pahlisch, doctorant, et de Marc Atallah, maître d'enseignement et de recherche à la Faculté des lettres et directeur de la Maison d'Ailleurs. Lancé à la mi-décembre 2017 (pardon, 2017), il vous laisse trois mois pour rédiger un texte sur ce thème: «Humanité numérique». Le jury se réunira dans un espace ultrasecret afin de sélectionner les nouvelles qui seront rassemblées dans un ouvrage publié par Hélice Hélas éditeur. Ces cinq personnes toutes-puissantes attribueront également un premier prix, voire un deuxième et même un troisième selon leur bon plaisir.

Mais comment séduire cet aréopage composé par Marc Atallah, Jean-François Thomas (écrivain suisse de SF) et son confrère François Rouiller, Annaline Mosimann (étudiante HEIG-VD), Alexandre Grandjean (éditeur) et la soussignée (auteure-journaliste)? Pour vous aiguiller (ou vous perdre) voici quelques explications données par Colin Pahlisch, dont la thèse en cours, codirigée par Marc Atallah et Antonio Rodriguez, porte sur la question de la communauté et la création du lien social dans la science-fiction.

«La créativité fait partie de la recherche académique, la science et les arts conversent sans cesse, par exemple autour des humanités numériques, qui se développent à l'UNIL et étudient notamment les productions culturelles

Marc Atallah et Colin Pahlisch souhaitent mettre en valeur la créativité autour de la culture numérique. F.Imhof © UNIL

dans ce domaine», esquisse Colin Pahlisch. Waou! Le Prix de l'Ailleurs sollicite donc savoir et imagination en rapport avec la technologie numérique et ses outils qui envahissent la vie quotidienne pour la faciliter, l'enchanter ou la perturber. Il s'agit de «décentrer son regard en le portant Ailleurs pour mieux réfléchir à des enjeux anthropologiques, nos rapports avec autrui, nos valeurs, ce qui fait de nous des individus plus ou moins sociaux et plus ou moins libres», poursuit Colin Pahlisch. Le jeune chercheur estime que la science-fiction permet de se projeter dans le temps et l'espace, à la manière déjà ancienne de l'utopie, afin de «créer un miroir qui interroge le présent». Cette interrogation porte chez lui sur le vivre-ensemble: il se demande dans sa recherche si la SF et la théorie qui l'enrichit peuvent offrir un outil pour «penser la communauté». Le livre qui rassemblera les nouvelles sélectionnées par le Prix de l'Ailleurs fera-t-il partie du corpus utilisé dans cette future thèse universitaire?

Des idées et du style

Plus immédiatement, l'ouvrage sera présenté dans le cadre du festival Numerik Games, qui se déroulera en août 2018 à Yverdon-les-Bains. Tous les auteurs sélectionnés y seront invités et,

parmi eux, les deux ou trois récipiendaires des prix du jury (annoncés sur place). «Nous espérons des auteurs confirmés dans le domaine mais également, en ouvrant notre concours aux étudiantes et étudiants de l'UNIL, de l'EPFL et des hautes écoles romandes, nous aimerions susciter de nouvelles vocations», souligne Colin Pahlisch. La participation est ouverte à toute personne intéressée dans le cadre universitaire, scolaire ou ailleurs dans la société. Le but est de «promouvoir la culture SF en Suisse romande, en montrant qu'il ne s'agit pas seulement d'une littérature d'idées nourrie par la science et la technologie mais également d'une forme d'art». L'aspect esthétique sera évalué par le jury au même titre que les idées. Si la SF peut nous aider à penser l'histoire humaine, et en particulier son histoire numérique, elle doit le faire avec style!

Le jury se réjouit de découvrir les textes, dont le plus long ne devrait pas dépasser les 30'000 signes (espaces compris) et le plus court ne pas descendre au-dessous de 10'000 signes.

➤ envoi des textes :
prixdelailleurs@gmail.com

VERBIER

4 VALLÉES 

VERBIER, LE PLUS BEAU DES TERRAINS DE JEUX !



**ABO
VERBIER**

45.- CHF

AU LIEU DE
CHF 66.-

**ABO
BRUSON**

30.- CHF

AU LIEU DE
CHF 47.-

Offre destinée aux étudiants, assistants, professeurs,
personnel technique et administratif de l'UNIL et de l'EPFL


LAUSANNE
UNIVERSITÉ CLUB
VOLLEYBALL

En vente à :
La Villa des Sports du
lundi au vendredi
de 9h30 à 12h30 et de 13h30 à 16h30
CASH UNIQUEMENT

Audi
Official Partner



verbier4vallees.com

La noblesse russe à l'école suisse

Entre 1760 et 1820, les gouvernantes et les précepteurs suisses étaient particulièrement appréciés à la cour de Russie. Une exposition et un livre, réalisés par des chercheuses de l'UNIL, racontent cette histoire.

David Spring

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, de nombreux Romands se sont tournés vers la Russie, qui connaît une période de réformes menées par Catherine II (1729-1796). Polyglotte, passionnée par les Lumières, cette souveraine s'intéresse de près aux questions éducatives. A sa cour, le français s'impose. La noblesse se met en quête de gouvernantes et de précepteurs pour ses enfants. Ce marché nouveau a attiré des Romands, qui ont quitté leur pays – alors terre d'émigration – pour chercher fortune (voire des honneurs ou des titres de noblesse) dans l'empire.

Conservés à la BCU Lausanne, les riches fonds d'archives de Jeanne Huc-Mazelet, Esther Monod et Frédéric-César de La Harpe permettent de raconter «le destin collectif de ces mercenaires de l'enseignement», comme le résume Danièle Tosato-Rigo, professeure en section d'histoire. Avec sa collègue Sylvie Moret Petrini, maître d'enseignement et de recherche suppléante, la chercheuse présente ces trajectoires dans l'exposition *L'appel de l'Est* (à voir au palais de Rumine) ainsi que dans un ouvrage qui porte le même titre.

Des républicains dans l'empire

Dans les années 1790, les neuf petits-enfants de Catherine II comptent une gouvernante ou un précepteur helvète. Pourquoi cette popularité? «Les Suisses bénéficient de l'image pittoresque de leur pays», répond Danièle Tosato-Rigo. Leur esprit républicain – mais pas révolutionnaire – et la sobriété associée au protestantisme ajoutent encore à leur attrait.

Comment conserver cette simplicité – souhaitée par les employeurs – dans le luxe de la cour de Catherine II, de Paul I^{er} ou d'Alexandre I^{er}? Sylvie Moret Petrini illustre ce paradoxe avec une citation de Jeanne Huc-Mazelet, qui écrit à son frère: «Tout ce qui m'entoure est grand et ma place est modeste. Elle ne me laisse que la place d'être moi-même, ce qui est beaucoup quand on est aux gages de ceux qu'on sert.»

Si le gouvernorat constitue un débouché lucratif pour des Vaudoises bien éduquées mais

sans fortune, leur vie quotidienne est éreintante. «Elles doivent s'occuper de la grande-duchesse qui leur est confiée toute la journée, le repas du soir compris. Les loisirs et les sorties sont rares, tout comme les jours de congé», explique Sylvie Moret Petrini.

Engouement pour l'éducation

Les gouvernantes et les précepteurs vaudois en Russie n'ont aucune formation dans le domaine. Toutefois, ils se sont documentés dans les ouvrages phares d'une époque qui s'est enthousiasmée pour le sujet, comme *Emile ou de l'éducation* de Rousseau (1762) ou *Adèle et Théodore* de Félicité de Genlis (1782). Ces lectures débouchent sur des pratiques comme le journal d'éducation. Au quotidien, les jeunes nobles doivent le remplir avec leurs réussites et – surtout – leurs manquements, dans un but d'amélioration. De leur côté, les pédagogues observent leurs élèves et rendent des rapports réguliers à leurs supérieurs. «Il est souhaité que chaque minute profite aux enfants. Ces derniers se trouvent dans les mailles d'un filet tendu d'éducateurs qui tentent de faire émerger leur bonne volonté face à l'apprentissage», remarque Danièle Tosato-Rigo. Les idées du temps proscrirent en effet les châtiments corporels. Peu intéressé par les cours de français, le pétulant Constantin, alors âgé de 10 ans, mord un jour la main de Frédéric-César de La Harpe. Faute de soutien hiérarchique, ce dernier ne peut pas vraiment appliquer de sanctions...



Danièle Tosato-Rigo et Sylvie Moret Petrini, professeure et maître d'enseignement et de recherche suppléante en section d'histoire. F.Imhof © UNIL

Malgré ces inconvénients, les places en Russie sont recherchées et un réseau se constitue. Les Romands installés sont en effet sollicités à la fois par des nobles qui cherchent des pédagogues et par des compatriotes en quête de recommandations. Ces liens entre la Suisse et la Russie restent encore à étudier.

L'appel de l'Est. Jusqu'au 15 avril 2018. BCU Lausanne, site Riponne. Entrée libre. bcu-lausanne.ch

➤ L'ouvrage *L'appel de l'Est*, en vente à la réception du palais de Rumine ou sur unil.ch/egodocuments

Partenaire privilégiée de l'UNIL, l'Université de Lancaster possède un vaste campus vert, animé jour et nuit par les étudiants qui y habitent. Rencontre dans le nord de l'Angleterre avec Andrew Atherton, vice-recteur de cette institution.

Lancaster et Lausanne renforcent leur collaboration

David Spring

Située au nord-ouest de l'Angleterre, l'Université de Lancaster (LU) collabore avec l'UNIL dans le cadre d'un partenariat privilégié signé en 2015. Des étudiants et des chercheurs œuvrent déjà autour de la thématique du « futur responsable ». Ces liens se sont renforcés en octobre dernier. Avec le soutien du Service des relations internationales, un échange de personnel a eu lieu entre les deux hautes écoles. Sept collaborateurs de chaque institution ont pu découvrir le travail quotidien aux côtés de leurs collègues. De taille similaire, dotées de campus verts excentrés, les deux universités possèdent des domaines d'intérêt proches. Toutefois, elles comptent des différences importantes en termes d'organisation et de financement. Le point avec le professeur Andrew Atherton, *Deputy Vice-Chancellor* (vice-recteur), rencontré à l'Université de Lancaster.

Racontez-nous la genèse du partenariat entre LU et l'UNIL...

Je suis venu pour la première fois à Lausanne à l'occasion d'une visite exploratoire. Dominique Arlettaz était alors recteur. A Lancaster, nous cherchions à construire des partenariats stratégiques avec un groupe restreint d'universités semblables, dans la configuration et la taille, mais également dans l'esprit. Comme souvent, c'est l'alchimie entre les personnes qui a fait la différence. Dès le début, des scientifiques de nos deux universités se sont fortement impliqués. Votre vice-recteur à la recherche d'alors, Philippe Moreillon, a eu la bonne idée d'embarquer de jeunes chercheurs dans l'aventure. Son enthousiasme, ses talents de persuasion et son *great style* ont beaucoup aidé. Enfin, nous avons un *ethos* commun.

Lequel ?

Une ambition calme : Lancaster et l'UNIL sont des universités qui réussissent, mais nous voulons encore davantage de succès.

Notre partenariat est basé sur des champs de recherche partagés. Quels sont les projets en cours ?

Nous avons un intérêt commun pour la littérature et la poésie anglaises du XIX^e siècle. Rapidement l'idée de bâtir un module autour des lacs est apparue. Le Léman « gothique », avec par exemple le château de Chillon et Frankenstein. Et le Lake District, une région proche de Lancaster, et ses poètes romantiques. Cette collaboration est portée par l'enthousiasme de « champions », comme Simon Bainbridge ici, ou par exemple Anita Auer, Rachel Falconer et Boris Vejtdovsky chez vous. Dans un autre domaine, le voyage d'études *African Americans in Paris*, proposé chaque année (et piloté par *Agnieszka Soltysik Monnet*, ndlr), constitue une expérience intéressante pour nos étudiants, qui baignent dans une culture et une langue différentes, en contact avec leurs homologues de l'UNIL.

Et dans les domaines de l'environnement et du management ?

Les liens académiques, par exemple autour de l'hydrologie, sont forts. Mais ils s'étendent bien au-delà dans le vaste champ des sciences de l'environnement et touchent au changement climatique, aux politiques environnementales, etc. Enfin, notre Management school (avec le professeur Lucas Introna) et la Faculté des HEC (avec Guido Palazzo) ont un intérêt commun pour la « responsabilité sociale des entreprises ».

Ces sujets sont liés...

Il est très intéressant de se pencher sur la manière dont la littérature affecte notre perception de l'environnement. Nos représentations du monde, un aspect fondamental de la nature humaine, influencent son apparence, son état.

De plus, il est évident que les entreprises, dont l'activité comporte un impact sur l'environnement, sont concernées. La réunion des trois domaines couverts par notre partenariat soulève des questions de recherche stimulantes (comme par exemple le cours *Global warming and societal change*, ndlr).

Nous venons également de réaliser un échange de personnel...

Ce programme est important puisqu'il permet une meilleure compréhension entre nos deux institutions. Quand vous comprenez de l'intérieur comment l'autre travaille, vous pouvez bâtir des structures qui fonctionnent. Nos futures collaborations possibles, qu'il s'agisse d'enseignement ou de doctorats conjoints, en seront facilitées. Cet échange de personnel va rendre notre partenariat plus durable. J'espère voir encore davantage de créativité dans nos deux universités parce que nos collaborateurs ont pu prendre du recul sur leurs tâches quotidiennes et revenir de leur séjour avec des idées nouvelles. De plus, la Suisse est un pays internationalisé et cosmopolite. Vous comprenez les systèmes et les structures différents.

Vous affichez vos résultats aux différents rankings nationaux et internationaux sur le campus, sur votre site internet et dans votre communication. Nous ne ferions jamais cela !

Il n'y a pas si longtemps, l'Université de Lancaster était un peu comme l'UNIL. Nous savions que nous étions bons, même si personne ne le disait ainsi car cela aurait semblé immodeste. Nous pensions que tout le monde connaissait notre qualité et que cela suffisait. C'était légèrement naïf. Puis les réformes de 2012 sont arrivées (*l'Etat s'est beaucoup désengagé du financement des universités ; les personnes en formation doivent participer bien davantage aux coûts, avec des taxes annuelles*

« Grâce à notre partenariat, j'espère voir encore davantage de créativité dans nos deux universités. »



Andrew Atherton, Deputy Vice-Chancellor de l'Université de Lancaster et professeur. © Photography by DPP Lancaster University

LANCASTER EN CHIFFRES

1964 Ouverture de l'Université de Lancaster.

13'800 Le nombre d'étudiants.

4 Les facultés: Arts and social sciences, Health and medicine, Management school, Science and technology.

560 La surface du campus en acres (227 hectares, plus du double de l'UNIL).

49% La part du budget de l'université fournie par les taxes d'études, contre 2,4% pour l'UNIL.

2017 Lancaster est l'« Université de l'année » dans le guide de *Times/Sunday Times*.

de 9250 £ [12'250 fr.] pour Lancaster, ndlr). En conséquence, certaines universités ont perdu beaucoup d'étudiants, d'autres en ont gagné alors que nous avons légèrement progressé.

D'où une approche « marketing » pour attirer des étudiants...

Ce n'est pas juste pour la gloire. Une marque connue, au niveau national et international, permet d'attirer les meilleurs chercheurs et les meilleurs employés. Ce qui bénéficie aux étudiants. Dès lors, pourquoi ne pas faire passer le message au sujet de notre qualité? Dans ce but, nous utilisons notamment les données fournies par les *rankings* nationaux, qui permettent les comparaisons. Ces classements démontrent la qualité de ce que nous offrons et soulignent les progrès réalisés.

Fin septembre, Lancaster a été nommée « Université de l'année » par le Times/Sunday Times, un fait que vous utilisez beaucoup dans votre communication. Début octobre, le Prix Nobel de chimie a été codécerné au professeur Jacques Dubochet de l'UNIL...

C'est un signal fantastique que vous envoyez. Si je suis chercheur à l'UNIL, je peux avoir un prix Nobel. Et pour les étudiants, cela signifie qu'ils évoluent dans une institution de niveau international. Si vous en faites la promotion de manière positive, je ne crois pas que cela puisse endommager votre *ethos*. C'est un moyen de montrer, hors du milieu académique, ce que l'UNIL peut réaliser.

Nombre de vos étudiants vivent sur le campus. Ils sont répartis dans vos neuf collèges, qui évoquent les quatre maisons de Harry Potter.

Quand les étudiants débutent à Lancaster, ils ont beaucoup de contacts avec leurs *colleges* (qui gèrent les logements, ndlr). Ces derniers organisent nombre d'événements, animent la vie sociale et créent des liens, facilitant ainsi la transition à l'université. Nous y mélangeons

nos quatre facultés, ce qui procure une ouverture sur les autres disciplines. De plus, cet environnement social crée un filet de sécurité important et offre un soutien si une personne se trouve en difficulté, que ce soit au niveau personnel, financier ou académique.

Dans vos relations avec l'UE, vous affrontez les conséquences du Brexit, tout comme nous sommes plongés dans les suites du vote du 9 février 2014...

L'incertitude est totale! Cela crée le doute chez nos employés et nos étudiants ressortissants de l'UE. A moins d'un *hard* Brexit, les négociations vont être longues, avec une transition sur une décennie. Nous invitons nos chercheurs à continuer à postuler pour des fonds européens, comme les ERC Grants ou les Actions Marie Skłodowska-Curie. Nous encourageons tout le monde à continuer à collaborer avec les universités du continent. Ces réseaux sont essentiels.



unil.ch/echanges

> Partenaires > Partenariats privilégiés

Ni dans les airs, ni dans les fers

La sociologie dévoile le travail caché derrière les dispositifs politiques, économiques, culturels ou religieux... Manque-t-elle de tact en brisant l'enchantement? On en parle avec Laurence Kaufmann, à partir du récent livre *Le danger sociologique*.

Nadine Richon

L'homme est un animal social: en nous il y a la nature et la société, alors pourquoi séparer les deux si l'on veut étudier ce qui caractérise en particulier les êtres humains, à savoir les interactions plus ou moins sophistiquées qui les inscrivent dans toutes sortes de dispositifs sociaux?

Dans *Le danger sociologique*, publié chez PUF (octobre 2017), Gérald Bronner et Etienne Géhin s'intéressent aux «hybridations entre invariants mentaux et variables sociales» afin d'en finir avec les modèles théoriques trop strictement déterministes, qui feraient de nous des êtres unidimensionnels incapables de prendre des décisions autonomes, et ce en dépit

de la plasticité extrême de notre cerveau. N'est-ce pas, disent-ils insidieusement, faire de la sociologie elle-même un dispositif idéologique? Car qui, en dehors d'un fanatique religieux ou politique, accepterait de ne considérer qu'un seul aspect de sa propre vie au nom duquel il serait voué, pour ainsi dire malgré lui, à tuer? Qui, même pris dans un travail aliénant et dégradant, en viendrait à glorifier la société qui l'y condamne sinon un être terrorisé et/ou terrorisant? Bronner et Géhin dénoncent une sociologie militante qui aurait tendance à enfermer les êtres, tels des demeurerés, dans des positions et des dispositions sociales sur lesquelles ils n'auraient aucune prise. Or la vocation critique de la sociologie, qui est de libérer les consciences, ne peut pas les postuler comme strictement soumises.

Sociologue, professeure à la Faculté des SSP, Laurence Kaufmann estime pour sa part que les deux auteurs de ce livre ont négligé une dimension essentielle: celle de la relation interpersonnelle qui permet de réaliser des choses ensemble. Autrement dit, les individus sociaux ne sont pas des loups solitaires mais des primates qui connaissent «la force du lien qui oblige». Elle cite par exemple la guerre ou encore un simple match de foot: «Sans les collectifs dont nous faisons partie, nous ne pouvons rien gagner ni même rien entreprendre.»

La question de l'excuse sociologique qui revient fréquemment dans le débat public est dès lors mal posée car elle ne distingue pas les deux degrés de la responsabilité individuelle et de la responsabilité collective. Lorsqu'il



La chercheuse sonde l'actualité, illustrée ici par des dessins du regretté Mix&Remix pour le Congrès suisse de sociologie en 2015 à l'UNIL. F.imhof@UNIL

s'agit de déterminer le degré de responsabilité personnelle chez un criminel même le plus embrigadé ou le plus socialement limité, voire le plus atteint sur le plan mental, c'est une opération qui concerne moins le sociologue que le juriste, le psychiatre et le politicien, explique-t-elle. « La responsabilité collective relève bien, par contre, de la réflexion sociologique sur la société, sur les possibles qu'elle permet et sur ses contradictions. »

Définir le semblable...

L'étude des interactions est au cœur de la sociologie qu'elle conçoit avec son collègue de l'UNINE, Fabrice Clément, comme une forme de « naturalisme social ». Car si la sociologie en tant que « science spéciale » est une « science contre nature » qui ôte aux institutions leur naturalité apparente, le sujet humain, lui, est bien doté d'un cerveau, ainsi que le rappellent d'une manière détaillée Bronner et Géhin. Cependant, précise Laurence Kaufmann, la vie sociale ne se résume pas à une nuée d'individus « susceptibles de s'attribuer mutuellement des états mentaux ». Elle ne se déroule ni dans les airs, ni dans les fers mais consiste à naviguer « dans un univers peuplé de relations et de règles sociales » qui indiquent la manière d'agir dans telle ou telle situation. Ainsi les jeunes enfants inscrivent très tôt dans leurs structures mentales des attentes et des schémas, une « sociologie naïve » qui leur permet d'identifier en un clin d'œil (la nature, encore) une relation sociale telle que le rapport hiérarchique.

« Notre cerveau s'est développé pour traiter les relations sociales », précise Laurence Kaufmann. Bien entendu, l'être social, qui est aussi un être moral, ne se réduit pas à ce traitement de l'information dit de bas niveau. Mais ces « processus intuitifs » continuent à influencer sur les conduites humaines. Ainsi plusieurs recherches montrent que l'empathie est suscitée par des personnes qui nous ressemblent. Mais quand des individus très différents manifestent un intérêt à s'intégrer, un désir d'appartenance, alors les barrières mentales tombent. La définition du semblable, loin d'être fixée

une fois pour toutes, peut donc être élargie ou restreinte...

Caresser une cerise, croquer un chat?

La sociologie questionne la capacité de nos sociétés à accorder aux individus, pris dans des relations et des dispositifs qui « encapsulent » des valeurs et des croyances, une place de sujet. Jusqu'où élargir cette générosité? Aux animaux, aux plantes, aux choses, aux ancêtres décédés, aux intelligences artificielles, aux entités magiques, à la Vierge Marie, et cela sans aucune limite, comme le souhaite une partie des sciences sociales actuelles? Laurence Kaufmann pointe le danger à « mettre en équivalence savoirs scientifiques, croyances culturelles et convictions religieuses », une absence de hiérarchie qui transforme les citoyens ordinaires en « idiots ontologiques »

alors même que ceux-ci, y compris les croyants, sont parfaitement aptes à distinguer ces « différents régimes de réalité ».

Personne ne pense qu'il faille « caresser une cerise et croquer un chat plutôt que l'inverse », glisse-t-elle. Même les très jeunes enfants sont capables de distinguer entre les « existants » inobservables à l'œil nu, tels les microbes, et les « inexistantes » invisibles tels les dieux, comme le montrent les recherches de Paul Harris et Fabrice Clément.

Le monde enchanté des croyances religieuses, comme celui de toute autre création humaine, n'est pas à l'abri de la critique, estime Laurence Kaufmann. Le brouillage des frontières ontologiques dans certains rituels qui mobilisent les sens ou dans certaines idéologies religieuses qui cherchent à se positionner au-dessus des lois de la cité n'est possible qu'au prix d'un long travail, un hors champ que la sociologie est en droit de vouloir éclairer. Cette mise en évidence porte-t-elle cruellement atteinte aux fictions qui « nous » tiennent à cœur, comme le craignent certains penseurs? Pas nécessairement. Dévoiler les dispositifs d'enchantement qui font tenir,

bon an mal an, ces fictions permet plutôt de souligner leur vulnérabilité culturelle et historique. « Sans ces échanges et ces interactions, les fictions s'effondreraient comme un château de cartes », précise la chercheuse.

Si l'on délaisse provisoirement l'immense diversité culturelle pour réfléchir au socle commun de la vie en société (invariants sociaux), ce sont là encore les relations – le « lien bilatéral et irrévocable » qui caractérise tout échange social, pour citer Marcel Mauss – qui priment.

Ces jeux relationnels ne se réduisent pas à une somme de devoirs à accomplir en société, et encore moins à une succession de choix individuels. Ils offrent de nouvelles possibilités d'action et d'alliance aux individus, qui trouvent ainsi les moyens de refuser ou d'entretenir sans les exacerber les structures et les croyances reçues en héritage.

Aujourd'hui, le contrôle de ces jeux relationnels est devenu un enjeu majeur. Différents acteurs politiques, économiques, culturels et/ou religieux tentent de verrouiller les rapports sociaux, ce qui conduit aux crispations identitaires que connaissent actuellement nos espaces publics. Au contraire, quand le débat reste ouvert à la pluralité des points de vue, le jeu incessant des interactions qui caractérise le monde social « éloigne le spectre de la rupture relationnelle, l'horizon de l'instrumentalisation brute comme celui de la violence physique ou de la guerre ».

« Notre cerveau s'est développé pour traiter les relations sociales. »

COUP DE CŒUR

de Nadine Richon



AVANT L'UE...

Avant l'UE, on se faisait la guerre. Tandis que les hommes tombaient, les femmes travaillaient. Depuis, il a été difficile de continuer à les estimer privées de force et de raison.

Les Gardiennes est un film de **Xavier Beauvois**. Cette évocation de la Grande Guerre vaut-elle qu'on s'y plonge? Oui. D'abord, on n'y voit aucun combat réaliste: d'autres films se chargent déjà de nous les montrer. Et puis, il est bon de se souvenir des femmes qui ont vécu dans l'horrible angoisse de la mort d'un mari ou d'un fils et ont effectué un incroyable labeur pour relayer les absents.



© Guy Ferrandis

Le cinéaste nous emmène à la ferme auprès d'une mère (**Nathalie Baye**), de sa fille (**Laura Smet**) et d'une toute jeune bonne à tout faire (**Iris Bry**). En deux plans qui ouvrent le film, on comprend: ici on meurt (les hommes dans les tranchées) et ici on bosse (les femmes dans les champs). Les années défilent de 1915 à 1920. Les saisons crèvent l'écran, la campagne rayonne au soleil, des soldats américains s'arrêtent en ces parages, leur apparition rompt la monotonie des travaux et des jours, engendre un suspense pour le meilleur et le pire; la neige accompagne la souffrance et sa gestion par l'Eglise, qui promet le paradis aux sacrifiés de la Patrie... Une consolation pour les familles? Rien d'autre ne semble pouvoir atténuer la peine qui s'annonce avec cette pauvre question incomplète adressée au représentant de l'Etat entrant dans une maison: «C'est qui?»

Mais le film autorise la joie dans un merveilleux final où une jeune femme enchante une scène qui ne fera que s'ouvrir à celles qui viendront plus tard, longtemps après les horreurs qui ont divisé pour rien les peuples européens, les travailleurs français et allemands, les obéissants soumis aux décisions des puissants. Les femmes d'hier et d'aujourd'hui sont les vedettes de ce film.

Le tac au tac de Pauline Mottet

Par Francine Zambano

Si vous étiez une nouvelle association?

Une association qui s'occuperait de gastronomie.

Si vous étiez un personnage charismatique?

Omar Sy. Il a un truc envoûtant, sa voix peut-être.

Petite, vous vouliez être...

... chanteuse! Puis je voulais partir bosser pour une ONG en Afrique.

Votre lecture du moment?

The Mapmaker's Children de Sarah McCoy.

Votre film préféré?

Million Dollar Baby de Clint Eastwood. C'est un film magnifique, une belle histoire qui sonne juste, avec des acteurs fabuleux.

Qu'est-ce que vous appréciez particulièrement à l'UNIL?

Le fait d'être entourée d'étudiants. De plus, le campus est magnifique et l'offre du Service des sports est très attractive.

Qu'est-ce que vous n'aimez pas à l'UNIL?

Peut-être la couleur des murs de l'Anthropole.

Vos hobbies?

Les voyages, la photo et la plongée sous-marine.

Si vous étiez une chanson d'amour?

Fistful of Love d'Antony and the Johnsons.



Pauline Mottet, nouvelle secrétaire générale de la FAE. F. Imhof © UNIL

Si vous aviez une baguette magique?

J'éjecterais Trump de la présidence des Etats-Unis!

Qui suis-je?

concours



F. Imhof © UNIL

Eva Eichenberger, du Service des immatriculations et inscriptions, a reconnu **Danielle Guenther** et remporte donc le tirage au sort.

Un tirage au sort sera effectué parmi les bonnes réponses. L'heureux-euse gagnant-e se verra offrir un objet de la boutique UNIL.

Qui se cache derrière: MÉDAILLE - KURT - LEWIN?

Merci d'envoyer vos suggestions à

uniscope@unil.ch

Impressum ISSN 1660-8283 | Uniscope, p.p. 1015 Lausanne | Unicom, service de communication et d'audiovisuel | Tél. 021 692 20 70, fax 021 692 20 75 | uniscope@unil.ch, www.unil.ch | Editeur **Unicom, Université de Lausanne** | Directeur d'édition **Philippe Gagnebin (Ph.G.)** | Rédactrice en chef **Francine Zambano (F.Zo)** | Rédaction **David Trotta (D.T.) + Nadine Richon (N.R.) + Mélanie Affentranger (M.A.) + David Spring (D.S.)** | Direction artistique **Edy Ceppi** | Graphisme et mise en page **Joëlle Prox** | Correcteurs **Marco Di Biase + Fabienne Trivier** | Photo couverture **Felix Imhof** | Impression **PCL Presses Centrales SA** | Arctic Volume White 90 gm², sans bois | Photolitho **Images3 Lausanne** | Publicité **Go! Uni-Publicité SA** à Saint-Gall tél. 071-544 44 70, marina.bokanovica@go-uni.com

Les propos tenus dans l'uniscope n'engagent que leurs auteur-e-s.

